

JEAN PAUL SARTRE
et
LA CONCEPTION PSYCHANALYTIQUE

Par
NAFISSA ABDEL-FATTAH SCHASCH
Faculté des Lettres Université d' Alexandrie

"L'idée vient de Freud qui assignait déjà au sujet, une place ambiguë. Coincé entre le "ça" et le "sur-moi", le sujet du psychanalyste est un peu comme De Gaulle entre l'Union Soviétique et les Etats-Unis(1)."

J.P. Sartre

Zone d'attraction et de répulsion, la psychanalyse représente chez J.P. Sartre une "haine-amoureuse" dont les effets se ressentent dans ses écrits.

Cette thérapeutique interne, ou art d'interprétation, pour reprendre les termes de Freud, permet d'obtenir, "dans les affections difficilement accessibles, des résultats qui ne le cèdent en rien à ceux qu'on obtient dans n'importe quelle autre branche de la thérapeutique interne (2)". Cet instrument d'exploration qui détecte les racines cachées de l'inconscient, ce point de référence intellectuel sera tantôt discuté et rejeté, tantôt accueilli et accepté sournoisement par Sartre. Très souvent, ce philosophe montre une attitude agressive vis-à-vis de la psychanalyse (3). Cependant, cette dernière se déclare nettement à la base même de sa propre psychologie phénoménologique. En ce qui concerne le psychanalyste faisant usage de compréhension pour interpréter la conscience, Sartre trouve que tout ce qui se déroule dans la conscience ne peut recevoir son explication que par la conscience même. Cette

(1) Jean Paul Sartre, in *l'Arc*, No. 30, 1966 p. 87.

(2) S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, p. 383.

(3) cf. *Esquisse d'une théorie des émotions*. La Sartre déclare son refus de la psychanalyse surtout lorsque les résultats s'obtiennent par la compréhension.

“secrète unité” qu’est la psychanalyse ne cessera de hanter J.-P. Sartre. Très souvent, elle se trouvera cachée dans les méandres de son oeuvre, la réduisant ainsi à une théorie philosophique(1). Aussi se bornera-t-il souvent à nier toute valeur et toute intelligibilité à sa théorie sous-jacente de la causalité psychique.

Ayant lu Freud, Adler et Jung, Sartre réfléchira loquemment sur la valeur et les limites de la psychanalyse classique. Il déclare qu’il n’est pas un “faux ami” de la psychanalyse mais plutôt “un compagnon de route critique.

* * *

I. *Un Mystère en Pleine Lumière*

J.-P. Sartre commencera à dévoiler ses intentions en avouant qu’il n’a nul moyen de ridiculiser la psychanalyse(2).

En 1927, Sartre corrige les épreuves du traité de Psychopathologie de Jaspers qu’on venait de traduire. Il y découvre la notion de „compréhension” concrète et synthétique des individus, qu’il oppose à toute psychologie analytique. Selon le témoignage de Simone de Beauvoir en 1929, Sartre n’avait lu jusqu’alors que “*L’interprétation des rêves et La psychopathologie de la vie quotidienne*. Les deux existentialistes reprochaient aux psychanalystes leur système qui consiste à “décomposer l’homme au lieu de le comprendre(3)”. Ils accordent à la psychanalyse une part assez réduite. Psychoses, névroses, hallucinations, ces phénomènes et leurs symptômes ont une signification qui renvoie à l’enfance de la personne malade. Mais lorsqu’il s’agit de l’analyse de l’homme normal les deux écrivains récusent catégoriquement la psychanalyse. Evoquant les psychanalystes Simone de Beauvoir écrit :

“L’application quasi automatique de leurs “clés” leur servait à rationaliser fallacieusement les expériences qu’il aurait fallu appréhender dans leur singularité(4)”.

(1) Sartre suggère une interprétation psychanalytique du comportement de ses personnages dans un grand nombre de ses nouvelles.

(2) L’homme au magnétophone—“le dialogue psychanalytique” in *Les temps modernes*, p. 1813.

(3) Simone de Beauvoir, *La force de l’âge*, p. 133.

(4) *Ibid.*

Sartre se mettra ainsi à la recherche d'une nouvelle psychanalyse qui doit rejeter la notion d'inconscient. En 1932, sa doctrine psychanalytique est encore tâtonnante. Sartre nie l'inconscient, ce qui le met en contradiction avec Freud. Convaincu cependant par certaines idées de ce dernier, il admet l'existence d'un "infracassable noyau de nuit" dans chaque individu :

"quelque chose qui ne réussit à percer ni les routines sociales, ni les lieux communs du langage-mais qui éclate scandaleusement. Dans ces explosions, toujours une vérité se révèle et nous trouvons bouleversante celles qui délivrent une liberté (1)".

Sans définir cet "infracassable noyau de nuit", Sartre cherchera à remplacer la notion d'inconscient par une unité nouvelle.

Quelles années plus tard Sartre se passionne pour l'ouvrage de Wilhelm Stekel *La femme rigide* où l'écrivain propose une psychanalyse qui évite la notion d'inconscient(2).

Fasciné par l'idée de psychanalyse, Sartre montrera un mouvement continu de flux et de reflux vers ce rivage redouté et désiré à la fois. Ainsi, vers l'an 1935, et sur la proposition du docteur Lagache, Sartre fait sur sa propre personne, une première expérience : celle de la mescaline. Son but est celui de pénétrer à l'aide de ce "paradis artificiel", dans l'univers obscur de la conscience. Durant six mois environ, Jean-Paul Sartre gardera des hallucinations qui lui permettront d'affronter la psychose. Il subira des déformations sensibles dans ses perceptions et ira même jusqu'à se sentir poursuivi par des crustacés. Sa seconde expérience aura lieu en 1936 lorsqu'il visitera l'hôpital psychiatrique de Rouen(3).

Formant deux entités qui se complètent l'un l'autre, la psychiatrie et la psychanalyse découlent en effet du facteur héréditaire et de l'événement psychique. Elles collaborent de la manière la plus efficace en vue d'un même résultat. La psychanalyse permet la connaissance du fonctionnement intime de la vie psychique et par conséquent se

(1) *Ibid*, p. 135.

(2) cf. Geneviève Idt, *Le mur de Sartre*, p. 187—188.

(3) Simone de Beauvoir, *La force de l'âge*, p. 270.

rattache intimement à la psychiatrie qui, à son tour, suppose une connaissance parfaite "des processus profonds et inconscients de la psychique (1)". Sartre approuve la pénétration de la psychanalyse par une "lumière intense", or celle-ci lui semble "incapable d'exprimer ce qu'elle éclaire". Il est parfaitement convaincu qu'il ne s'agit point d'une "énigme indevinée" mais plutôt d'une situation lumineuse qui ne sera dévoilée que par la réflexion.

"Tout est là, écrit-il dans *L'Être et le Néant*, lumineux, la réflexion jouit de *tout* (2)".

En donnant à la psychanalyse le titre: "mystère en pleine lumière", Sartre précise qu'il pourrait parvenir à une étude manquant d'analyse et de conceptualisation. Il constate que la réflexion peut, à la rigueur, fournir à la psychanalyse des matériaux bruts sans cependant lui servir de base. En 1940 Jean-Paul Sartre éprouve une répugnance profonde à l'égard de la psychanalyse, et ne dévoilera cette opinion qu'en 1970 lorsqu'il déclare dans *Situation IX* qu'il est incapable de comprendre la psychanalyse étant un français "nourri de traditions cartésiennes, imbu de rationalisme (3)". Gardant cette attitude sceptique, Sartre demeurera profondément choqué en songeant à l'idée d'inconscient. Aussi affirmera-t-il vers cette même date (1970) que depuis l'apparition de la psychanalyse, les romans commencent à en subir les conséquences.

Selon Sartre, il n'existe plus que deux types de romans : d'une part, ceux qui se veulent "naïfs", et doivent décider consciemment d'ignorer les méthodes psychanalytiques qui risquent de les rendre "moins naïfs", d'autre part les "faux-romans" comme ceux de Gombrowicz, qui diffèrent des anti-romans à la manière de Nathalie Sarraute, et représentent une sorte de modèle pouvant être un roman „analytique et matérialiste(4)" à la fois. Jean-Paul Sartre parvient ainsi à faire tourner autour du langage une "couche essentielle" ou plutôt une structure à partir de laquelle de roman sera constitué.

Provenant de Lacan et de la plupart des psychanalystes, cette structure se base sur l'idée suivante : l'homme ne pense pas, mais il est pensé comme il ne parle pas mais il est parlé par les linguistes. L'élément

(1) S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, p. 236.

(2) J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant*, p. 658.

(3) *Ibid.* *Situations IX.*, pp. 104—105.

(4) J.-P. Sartre, *Situations IX.*, p. 123.

essentiel dans ce processus sera donc la structure même. Comme l'analyste ne demande pas à son patient d'agir mais de se laisser agir, de même, les mots provoquent à leur tour des émotions et constituent pour les hommes le moyen général de s'influencer réciproquement(1).

Ces mots de Freud seront repris par Jean-Paul Sartre et appliqués au langage: "reflet périphérique de l'intériorité du sujet" (2). et ce même procès se placera à la base de la double origine de l'humanité et de l'individu. En s'adonnant à ses écrits, Sartre pratique par delà sa recherche formelle, une attitude et une dimension du monde actuel. Roman, théâtre, nouvelles, contes, essais, bref tout l'univers sartrien se présentera comme une perspective où les personnages se situent en arrière plan. Vis-à-vis de Foucault et de son archéologie des sciences humaines, de Barthes et de sa notion du structuralisme, de Lacan de Lévi-Strauss et de leur conception fonctionnelle, d'Arhusser, de son ethnologie et de sa pure succession des formes, la position de Sartre est nette. Celui-ci récuse la prétention des sciences humaines, celle des savants linguistes, psychanalystes ou ethnologues et les invite à se débarrasser de l'histoire et du sujet. Si chacun de ces maîtres travaille dans un domaine déterminé, cela n'évite point le fait que toutes leurs recherches convergent vers une même inspiration: celle de l'homme structural. Sartre maintient que "la succession des formes" ou "structures" doit obéir à une loi interne car l'important selon lui, n'est pas ce qu'on a fait de l'homme, mais plutôt "ce qu'il fait de ce qu'on a fait de lui". Il s'agit donc d'une écriture de la pensée où contribueront pêle-mêle: le nouveau roman, les recherches, les sciences humaines et en particulier l'ethnologie avec la divulgation des recherches linguistiques et psychanalytiques. Or, si aux yeux du structuralisme tout est différence, nombreux éléments ne vont exister que par les rapports qui les tiennent unis. L'activité du structuralisme sera donc celle de déchiffrer ces liens et à partir de là, constituer des modèles, qui, à leur tour, permettent de désigner des fonctions. L'activité du structuraliste implique, comme le note Barthes "une certaine révision de la notion histoire", qui est considérée comme "une pure succession des formes". De ces idées, Sartre dégage "une conception fonctionnelle", philosophie nouvelle "plus théorique qu'existentielle".(3)

(1) S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, p. 7.

(2) *Loc. cit.*

(3) cf. - Tchou Laffont, *Les écoles psychanalytiques la psychanalyse en mouvement*, France-Sète, 1981, 319 p.

II. *Psychanalyse Existentielle et Psychanalyse classique* :

Une nouvelle psychanalyse dite "existentielle" qui permettra d'assimiler les réflexions aux analyses "existant" à la base de toute attitude sera prêchée par Sartre. Evoquant les enquêtes psychanalytiques dans *L'Être et le Néant*, il déduit qu'elles

"visent à reconstituer la vie du sujet de la naissance à l'instant de la cure; elles utilisent tous les documents objectifs qu'elles pourront trouver : lettres, témoignages, journaux intimes, renseignements "sociaux" de toute espèce"(1)

Or la Psychanalyse existentialiste considère l'homme comme "une totalité et non comme une collection". Elle doit localiser l'homme pour lui permettre de s'exprimer tout entier dans la plus insignifiante et la plus superficielle de ses conduites". L'essentiel serait donc non seulement de dresser la liste de ses conduites, de ses tendances et de ses inclinations' mais plutôt de pouvoir les déchiffrer, de savoir les interroger. Le but de la psychanalyse existentielle est donc celui de déchiffrer les comportements de l'homme en mettant en pleine lumière les révélations que chacun d'eux contient et de les fixer d'après leurs concepts. Cette psychanalyse doit toujours débiter par l'expérience qui s'appuie sur la compréhension préontologique et fondamentale de l'homme (2). Or selon la psychanalyse existentielle, les tendances profondes ne se distinguent pas de leur propre existence et par conséquent ne peuvent être inconscients. Rejetant le postulat de l'inconscient, cette psychanalyse existentielle recherche le fait psychique qui, demeure à son point de vue "coextensif à la conscience"(3). Etant destinée, non pas à prendre conscience au sujet de ce qu'il est mais d'en faire prendre connaissance, son but sera celui de trouver :

"l'Être et la manière d'Être de l'Être en face de cet Être" (4)

Exigeant la souplesse et la transparence, cette psychanalyse offre la compréhension de l'individuel et de l'instantané. Elle impose pour :

(1) J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant* p. 657.

(2) *Ibid* p. 565.

(3) *Ibid* p. 658.

(4) *Ibid.* p. 652.

chaque sujet une méthode différente et de ce fait même, elle sera employée "pour le même sujet à une époque ultérieure". (1) Ce philosophe propose l'établissement de la vérité humaine de l'homme à l'aide d'une "phenoméologie ontologique" dont l'objet porte sur les désirs empiriques. Si une liste des observations, des inductions et les expériences s'établira, cela permettra la possibilité d'indiquer les relations qu'unissent les différents désirs et les différents comportements. Ainsi les liaisons concrètes entre les diverses "situations" expérimentalement définies seront mises en lumière. Cette psychanalyse dite "existentialiste" tend à l'établissement des désirs fondamentaux et à leur classification afin de les déchiffrer et d'en faire prendre connaissance.

En quoi donc diffèrent la psychanalyse existentialiste ou existentielle de la psychanalyse proprement dite ?

Cette dernière a toujours décidé de son irréductible au lieu de le laisser s'annoncer dans une intuition évidente. La psychanalyse existentialiste elle, rejette le postulat de l'inconscient et considère le fait psychique coextensif à la conscience.(2) La psychanalyse classique, part directement du postulat de l'existence d'un psychisme inconscient caché à l'intuition du sujet (3). Dans Situation IX(4), J. P. Sartre avoue que le langage utilisé par Freud engendre une mythologie de l'inconscient qu'il ne peut accepter. Sartre constate que l'inconscient est une des commodités de "la mauvaise foi". La psychanalyse existentielle cherche à déterminer "un choix originel" antérieur à la logique. Si la psychanalyse classique détecte le complexe dont le nom indique toutes les significations qui s'y rapportent,(5) la psychanalyse existentielle trouve que le complexe représente un choix ultime, un choix d'être et se fait tel(6)". La psychanalyse existentielle n'a donc pas à remonter du complexe fondamental ou "choix d'être" jusqu'à une abstraction, puisque "la libido" (7) ou volonté de puissance constitue un résidu psychologique invincible :

(1) J.-P. Sartre, *L'Etre et le Néant*, p. 661.

(2) cf. *Ibid*, p. 659.

(3) *Ibid*, p. 658.

(4) *id.* *Situations*, p. 105.

(5) *id.*, *L'Etre et le Néant*, p. 657.

(6) *Ibid*. p. 660.

(7) "La libido, écrit Sartre, n'est rien en dehors de ses fixations concrètes, sinon une possibilité permanente de se fixer n'importe comment sur n'importe quoi". (*Ibid*).

“C’est finalement l’expérience, affirme Sartre, qui établit que le fondement des complexes est cette libido ou cette volonté de puissance et ces résultats de l’enquête empirique sont parfaitement contingents, ils ne convainquent pas : rien n’empêche de concevoir à priori “une réalité humaine” qui ne s’exprimerait pas par la volonté de puissance, dont la libido ne constituerait pas le projet originel et indifférencié(1)”.

Le complexe se révèle donc insurmontable. Sartre en déduit que la libido ou volonté de puissance ne représente point pour la psychanalyse existentielle, un caractère général, commun à tous les hommes et par conséquent ne semble point irréductible. Quels sont alors les points de contact entre les deux psychanalyses : existentielle et classique (ou empirique) s’il en fut ?

Une recherche analogue se poursuit vers “une attitude fondamentale en situation. Elle exige la reconstruction selon les lois de synthèses spécifiques. “L’une comme l’autre considèrent l’homme dans le monde et ne conçoivent pas qu’on puisse interroger un homme sur ce qu’il est sans tenir compte avant tout de sa situation”(2). De même, l’une et l’autre reconnaissent que l’être humain est une “historalisation perpétuelle”, elles cherchent à décoder le sens, l’orientation et les avatars de cette histoire au lieu de dévoiler les données statistiques.

Cependant, Sartre reproche à Freud et ses adeptes le fait d’accorder une importance fondamentale à la sexualité. Il constate comme son alliée Simone de Beauvoir que les psychanalystes rebutent par leur “symbolisme dogmatique et par l’associationisme dont ils étaient entachés(3)”. Ces deux existentialistes déclarent que le pansexualisme de Freud leur semblait tenir du délire car il heurtait à leur puritanisme(4). Ainsi Sartre préfère Alfred Adler à Sigmund Freud, sans cependant l’accepter totalement. Adler, ce disciple dissident de Freud gagne parfois la sympathie de Sartre parce qu’il substitue à la notion de “libido” celle de volonté de puissance et attribue l’origine des névroses au complexe.

(1) J.P. Sartre, *L’Être et le Néant*, p. 657.

(2) *Ibid.*

(3) Simone de Beauvoir, *La force de l’âge*, p. 25.

(4) *Ibid.*

d'infériorité. D'après Simone de Beauvoir, "Le tempérament nerveux" d'Adler les satisfait plus que les livres de Freud parce qu'il accordait moins de place à la sexualité. Cependant, cela n'empêche point que Sartre et Simone de Beauvoir ne soient pas tout à fait d'accord avec ce psychanalyste sur le fait que "le complexe d'infériorité pût être utilisé à propos de n'importe quoi(1).

III. *Experiences Psychanalytiques :*

Faisant usage de sa propre psychanalyse, Sartre expose ses théories à travers un certain nombre de ses écrits littéraires. Dans sa nouvelle intitulée "L'enfance d'un chef", il raconte l'histoire d'un jeune garçon qui vivra sous l'effet d'un souvenir confus de "la scène primitive" : le spectacle du coït entre ses parents. Cette image va le renvoyer à une autre encore plus ancienne, une image qu'il a vue "alors qu'il était bébé". Adolescent, un trouble et une angoisse le déchirent. Il se laisse aller à un refus maladif de croire à la différence des sexes. Très souvent il s' imagine une mère phallique travestie en jeune fille à qui une moustache pourrait pousser. Ce personnage fera montre d'un sadisme mêlé de masochisme qui s'expliquent par "une fixation au stade anal". Les complexes paraissent là tout à fait inséparables des expériences sexuelles qui selon Geneviève Idt représentent une sorte de :

"Conduite d'envoûtement qui tend à faire de l'Autre
un objet ou du sujet un objet pour l'Autre(2)".

Or les expériences et les symptômes de Lucien ressemblent très souvent à l'analyse de "L'homme aux Loups" de Freud dans *cinq psychanalyses*. Les comportements sadiques paraissant chez ce personnage, qui ne connaît d'autre plaisir que celui d'infliger à son objet des douleurs et des souffrances (cas des insectes de Riri), ont leur pendant dans son masochisme. Très souvent, son plaisir consiste à recevoir de "l'objet aimé toutes les humiliations et toutes les souffrances sous une forme symbolique ou réelle(3)". Fixé au stade anal, le plaisir de Lucien se révèle à travers des attitudes anormales. Ainsi, dans la scène de la salle de bain, il semble intéressé par les excréments et va même jusqu'à se délecter de leur "bonne odeur". De même le "brouillard" épais qui entoure Lucien ressemble étonnement au "voile" qui enveloppe l'univers dans *L'homme*

(1) *Ibid.*, p. 133.

(2) Geneviève Idt, *Le mur de Sartre*, p. 199.

(3) S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, p. 286.

aux Loups de Freud. Or cette sensation de vivre dans le brouillard a voulu traduire l'expérience existentielle. L'identification finale de Lucien à l'image du père est sans aucun doute l'accès à la maturité et la tentation de fuir l'existence dans "l'en-soi". Les principaux éléments de cette nouvelle donnent lieu ainsi à deux interprétations : l'une psychanalytique, l'autre existentialiste, et la deuxième tourne en dérision la première.

Relevant d'un point capital de la psychanalyse, les comportements de Lucien reposent sur le problème "innocence et culpabilité" chez les enfants. En effet, si Sartre accepte la psychanalyse pour les cas pathologiques il n'hésitera pas à la récuser pour les cas normaux. Dans *L'enfance d'un Chef*, Sartre trace un personnage normal, parfaitement adapté à la société. Désormais, revenant à l'idée qu' "il n'y a pas d'enfant innocent (1)", il reconnaît avec Freud que les innombrables relations qui se dévoilent chez les enfants ont rapport à la sexualité. En outre, Freud affirme que les enfants possèdent dès l'âge le plus tendre des excitations, des besoins, et même des satisfactions sexuelles. Cette vie s'éveille chez eux bien avant l'âge de la puberté. A l'âge de douze à quatorze ans, ce qui commence à se révéler n'est que la fonction de la reproduction. Il ne faut donc pas confondre "sexualité" et "reproduction". Celle-ci, commençant à paraître, voudra se servir d'un appareil corporel et psychique déjà existant pour pouvoir réaliser ses buts. Si la recherche psychanalytique s'est vue très souvent obligée de porter son attention sur la vie sexuelle de l'enfant, c'est parce que les souvenirs et les idées qui surgissent chez certains sujets au cours de l'analyse sont le plus souvent amenés à remonter aux premières années de l'enfance. Par contre ce que le genre littéraire avait apporté des souvenirs d'enfance jusqu'au XVIII^{ème} siècle s'appuyait généralement sur le mythe de l'innocence enfantine. Fort des découvertes freudiennes, Sartre en montre les perversités. Le cas du personnage principal de *L'enfance d'un chef* est par conséquent une étude psychanalytique parodique faite de clichés freudiens appliqués sur un roman d'apprentissage. Ramenant l'histoire de Lucien à des schémas psychanalytiques simples, voire simplistes, l'auteur permet au texte de donner à chaque événement une interprétation nouvelle. Bref, Sartre s'amuse à faire une analyse grossière du "cas Lucien". Il aborde le complexe d'oedipe par l'intermédiaire des théories freudiennes :

(1) J.-P. Sartre, *L'Etre et le Néant*, p. 704.

“J’ai désiré ma mère jusqu’à l’âge de quinze ans(1)”, déclare Berliac à Lucien en demandant d’une voix sérieuse s’il connaît la psychanalyse. Se sentant “mal à l’aise” Lucien craint de rougir. Berliac reprend alors sur un ton positif — “Toi aussi, lui dit-il, naturellement, tu as eu envie de coucher avec ta mère(2)”.

— “Naturellement” répond Lucien, confus, troublé et tout en n’étant point convaincu. Aussi ne tardera-t-il pas à découvrir que son amitié pour Berliac reposait sur “un malentendu et que nul plus que lui, certes, n’était sensible à la beauté pathétique du complexe d’oedipe (3). Lucien fait montre là d’une gêne d’adolescent. Il ne sait comment aborder un sujet aussi indécent. De même, Berliac utilise les concepts freudiens à contresens, d’une manière si caricaturale que son ami lui dit :

“C’est la pente fatale, j’ai commencé par le complexe d’oedipe, après ça je suis devenu sadico-anal et maintenant, c’est le bouquet, je suis devenu pédéraste (4)”.

Une étude approfondie du cas de Lucien prouve qu’aucune scène vécue par ce jeune homme ne pourrait être traumatisante. Sa situation familiale est ordinaire, nulle forclusion du père qui se comporte d’une façon normale. Il détient l’autorité dans le couple, donc il n’est point déchu de ses droits. Même lorsqu’après la mort du père évoquée trois fois dans le texte comme étant possibilité abstraite, Lucien n’en peut que tirer des conséquences logiques. S’il possède ce vif désir de remplacer le père, cela lui permet de se libérer du complexe d’oedipe en supposant qu’il existe. Donc malgré tout le matériel psychanalytique présent dans le texte, cet effet voulu ne fait que tourner en dérision les idées mêmes de la psychanalyse existentielle. Par le fait même que Lucien hésite sur son véritable sexe, Sartre essaye de souligner l’ambivalence propre aux enfants et la loi d’authenticité qui pèsent sur l’univers.

Voulant fuir l’existence, le jeune Lucien cherche à s’identifier à l’image que les autres ont fait de lui ou plutôt à son “être pour autrui”. La scène primitive à laquelle il a assisté et dont il gardera le souvenir

(1) J.-P. Sartre, *L’enfance d’un chef* in *Le mur*, p. 183.

(2) *Id.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, p. 186.

et l'image, fera naître en lui un trouble complexe : sexuel et métaphysique s'il en fut. Aussi, en retient-il „le tabou de l'inceste et la théorie de la comédie généralisé(1)”. En effet, l'immense majorité des souvenirs demeurent inconscients et, revenant à la conscience, il faut faire appel à deux théories inconciliables selon les termes de Bergson qui affirme que :

“l'une a sa racine dans la psychologie, dans le biologisme bergsonien, l'autre répond aux tendances métaphysiques, au spiritisme bergsonien(2)”.

Bergson dévoile un univers de représentation, un monde d'images qui nous entoure et où se forme une sorte de parenté et d'analogie avec la conscience même. Toute espèce de réalité, tout objet possible d'une représentation pourrait avoir le nom “image” (3).

D'autres psychologues réservent le nom d'image à toute chose perçue. Par exemple Hume s'attarde sur l'opacité même qui constitue la qualité de sensibilité des impressions. Il ne se limite pas à la description des contenus sensibles de la perception, mais il tend plutôt à composer le monde de la conscience à un degré d'intensité assez réduit. Chez Hume, “les images de l'associationnisme représenteront des centres d'opacité et de réceptivité(4)”.

D'autres penseurs, comme Descartes, voient dans l'image une sorte d'idée que l'âme forme à l'occasion d'une affection du corps. Cette idée donne ainsi une certaine possibilité qui permet aux centres psycho-sensoriels de s'exciter soit par un stimulus intérieur, soit par un stimulus extérieur :

“On appelle image, dit-il, l'état de conscience qui correspond à la première sorte d'excitation, perception, celle qui correspond à la seconde (5)”.

Descartes se borne par conséquent à décrire ce qui se déroule dans le corps au moment où l'âme pense à dévoiler les lieux corporels de con-

(1) Geneviève Idt. *Le Mur de Sartre*, p. 199.

(2) J.-P. Sartre, *L'imagination*, p. 52.

(3) *Ibid.*, p. 43.

(4) *Ibid.*, p. 119.

(5) *Ibid.*, p. 115.

tiguïté existant entre ces réalités corporelles ou image et le mécanisme de leur production. Descartes essaye d'éviter de distinguer les pensées d'après ces mécanismes qui appartiennent au „monde des choses douteuses”(1).

Spinoza, „qui pourrait voir plus nettement que Descartes”, affirme que le problème de l'image ne se résout que par „l'entendement”. Cette idée s'oppose nettement à celle de Sartre qui constate : l'imagination ou connaissance par images diffère totalement de l'entendement puisqu'elle possède la faculté de gorger des idées fausses et ne présente ainsi la vérité que sous une forme tronquée.

Sartre précise qu'il n'y pas d'images dans la conscience puisque „l'image est elle même un certain type de conscience”, elle est „un acte” et non pas une chose puisqu'elle est „consciente de quelque chose(2)”.

Etant un contenu psychique, inerte, selon Sartre, l'image ne saurait se concilier avec les nécessités de la synthèse. Elle ne pourra pas entrer dans le courant de la conscience que si l'image est elle même „synthèse” et non pas „élément”(3). De même l'image, qui est une réalité psychique certaine, ne saurait se ramener à un „contenu sensible”, ni se constituer sur la base de ce même contenu. Ainsi se présente le cas de Lucien(4) lorsque la théorie sartrienne appliquée à contretemps la psychanalyse proprement dite et la fait paraître comme un objet de dérision.

Dans certaines nouvelles comme *Erostrate*, *La chambre*, *Intimité* et autres, Sartre semble ne faire aucune allusion à cette doctrine. Il ne mentionne point l'enfance des personnages, ce qui aurait permis une interprétation freudienne. Le personnage principal de la nouvelle intitulée *Erostrate* se présente sous l'aspect d'un névrosé. Il ressent une haine furieuse, indomptable pour tous les êtres humains et plus particulièrement pour les femmes. Aussi cherche-t-il à les maltraiter chaque fois que l'occasion se présente. Une joie et un plaisir indélébiles s'emparent de lui lorsqu'il parvient à les humilier. En accompagnant une femme

(1) *Ibid*, p. 8.

(2) *Ibid*, p. 162.

(3) *Ibid*,

(4) Personnage principal de la nouvelle intitulée : *Enfance d'un chef*.

dans une chambre d'hôtel, il se met à la regarder pendant qu'elle se déshabille. Il lui demande de se promener toute nue dans la pièce, de "marcher de long en large" sans daigner la toucher. Le seul plaisir qu'il tire de cet acte ne fut point le spectacle même, mais plutôt la sensation de gêne qu'il inflige à cette pauvre créature.

"Rien n'embête plus les femmes que de marcher quand elles sont nues ... Pour moi, j'étais aux anges (....)
j'étais joyeux comme un enfant (1)."

Ce personnage sadique qu'est Paul Hilbert répétait au fond de son âme :

"Les femmes, je ne les aurais pas tuées. Je leur aurais tiré dans les reins, ou alors dans les mollets pour les faire danser (2)".

Danse macabre et lugubre s'il en fut!

Ainsi le rêve de cet homme était toujours celui de tuer l'être humain homme ou femme, n'importe, cela lui paraissait parfaitement égal. Ce névrosé possédait pour les hommes une haine implacable qui se projetait et prenait corps sur l'écran de ses nuits : "il était hanté par le même rêve qu'il faisait plusieurs nuits(3);" Voulant mettre un terme à cette obsession et assouvir sa soif, Paul Hilbert se décide de tirer sur une douzaine de personnes. Il écrit une lettre avouant l'intention de son crime; en fait cent deux exemplaires qu'il envoie à des écrivains français. Les jours suivants, il s'occupe lentement de son crime : ses démarches commenceront par les autres hommes et se termineront par sa propre personne en se lançant une balle dans le cerveau. Paul Hilbert exécute la première partie de son crime, mais à ce moment, ses forces l'abandonnent, il ne peut se suicider, et sera massacré par les gendarmes.

Dans une autre nouvelle intitulée *La chambre* l'auteur expose le cas de Pierre, un autre aliéné mental. "Halluciné", il passe sa vie enfermé dans sa chambre, en compagnie de sa jeune épouse Eve, "follement" amoureuse de lui. Cet homme anormal est arrivé au point de ne plus reconnaître sa seule compagne. Il la nomme "Agathe" au lieu de "Eve". Pourtant celle-ci accepte volontiers son nouveau nom. Elle

(1) JP. Sartre, *Erostrate* in *Le Mur*, pp. 84—85.

(2) *Ibid.*, p. 85.

(3) *Ibid.*, p. 88.

s'obstine à continuer de vivre avec ce fou et refuse tous les conseils de son père qui, de temps en temps, vient visiter le triste foyer qui pue la démence et l'effondrement. Voulant sauver sa fille, le père insiste, il la prie de faire hospitaliser Pierre, de le confier aux spécialistes, de se sauver de cette atmosphère malsaine et empoisonnante. Prières vaines ... Tout le rêve de cette amante est de vivre aux pieds de Pierre. Elle aime sa voix. Elle approuve ses idées cauchemardesques et hallucinatoires. Elle adore le regard de ses pauvres yeux rêveurs qui divaguent. Elle ne veut que respirer amoureusement l'haleine veinimeuse de son âme malade.

Le long de cette nouvelle qui s'attarde à décrire les nuances les plus subtiles de la vie d'un aliéné mental, Sartre ne fait point la moindre allusion à son enfance. Comment Pierre est-il arrivé à cet état ? ... Quels incidents l'ont-ils mené à ce stade de perversité ?... Pourquoi a-t-il fini par s'enliser dans ce monde obscur et sans issue ? ... Nombreuses sont les questions qui viennent effleurer l'esprit du lecteur et ne trouvent point de réponses. Cependant, le cas de l'épouse semble assez frappant.. Son comportement à l'égard du mari s'explique le long de la nouvelle et touche un point important à savoir l'érotisme et la sensualité.

IV. Une École D'Immoralisme

Parmi les forces instinctives refoulées, Freud affirme que la sensualité ou "émotion sexuelle" est d'une importance considérable. Très souvent, ces forces subissent "des sublimations" (1); c'est-à-dire elles peuvent faire semblant de se détourner de leur but érotique pour s'orienter vers des buts socialement supérieurs. Cependant les instincts sexuels sont difficilement domptés. Le cas d'Eve, la jeune épouse, qui accepte de vivre avec un fou ne la reconnaissant plus, lui attribuant un nom autre que le sien, semble des plus caractéristiques. C'est à travers la conversation de Monsieur et Madame Darbédats, parents de la jeune Eve que se dévoilent les raisons de cet attachement :

"c'est de la perversité .. s'exclame madame Darbédats, il la prend dans ses bras et il l'embrasse et l'appelant Agthe et en lui débitant toutes ses calembredaines (...) eh bien, si elle a des sens, j'aimerais encore mieux qu'elle prenne un amant (2)."

(1) S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, p. 13.

(2) J.-P. Sartre, *La chambre* in *Le mur*, p. 45.

Les sens de la jeune épouse l'assujétissent et la rendent en effet esclave de Pierre. Or, chaque individu voulant mener une vie normale et rationnelle et devant participer au travail culturel de la société court le danger de voir ses instincts sexuels résister à ce refoulement (1). Voilà donc pourquoi Eve accepte de vivre enfermée avec un fou écartant toute relation avec la société.

En touchant à ce sujet sensible et épineux, Sartre tombe dans un piège.. N'a-t-il pas, dès 1939 reproché à Freud son "pansexualisme"

"Le pansexualisme de Freud, écrit Simone de Beauvoir", nous semblait du délire, il heurtait notre puritanisme (2)

En 1937, lorsque Sartre présente ses nouvelles à l'éditeur Jean Paulhan, il lui dit sur un ton malin :

"elles sont un peu ... heuh ... heuh ... libres. Je touche aux questions en quelque sorte sexuelles(2)".

ces questions sont abordées dans plusieurs endroits des écrits sartriens et jouent souvent un rôle capital.

Certains concepts freudiens se révèlent nettement dans l'oeuvre de Sartre comme le complexe de castration, le symbolisme des rêves ou de l'ambivalence affective. Nombreux sont les personnages principaux qui, sous l'influence d'une angoisse consciente ou d'un complexe inconscient de castration refusent la réalité. Le cas de Lucien de *L'enfance d'un chef* commence par une castration symbolique : on le traite de jeune fille dès son enfance, castration répétée le long de la nouvelle. Les manœuvres de Bergère et l'homosexualité dans laquelle il enlise Lucien mettent en lumière "l'ambivalence affective" et "le conflit des tendances contraires". Ces concepts purements freudiens sont utilisés par J.P. Sartre qui accuse la psychanalyse freudienne en l'appelant une "école d'immoralisme". En ayant recours aux clichés de Freud, Sartre offre une représentation caricaturale et dérisoire de la psychanalyse freudienne.

(1) S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, p. 13.

(2) S. de Beauvoir, *La Force de l'âge*, p. 25.

(3) *Ibid.* p. 306.

Il applique minutieusement la règle voulant que le névrosé répète continuellement le traumatisme en exposant dans le récit des images obsédantes :

“il lui paraissait qu’il avait connu très longtemps auparavant, des impressions analogues et une image absurde lui revenant à l’esprit : il se revoyait tout petit avec une longue robe bleue et des ailes d’anges(1).”

Cette nouvelle est donc présentée sous la forme d’une récapitulation de l’enfance d’un garçon sous une optique psychanalytique. Sartre insiste sur “des modes d’être pré-psychiques et presexuels” déjà explicités par Freud :

“Le gluant, écrit Sartre, le pâteux, le vaporeux, etc..., les trous de sable et de terre, les cavernes, la lumière, la nuit, etc... lui révèlent des modes d’être pré-psychiques et presexuels (2)”.

Une symbolique nouvelle qui pourrait s’appliquer au cas envisagé, doit être réinventée par le psychanalyste. D’après J.-P. Sartre, la vie psychique entretient des rapports de “symbolisation à symbole” à l’aide de “structures fondamentales et globales qui constituent proprement la personne (3)” Par là il déduit que malgré le passage d’un ensemble signifiant à un autre ensemble(4) les rapports élémentaires de symbolisation semblent garder une signification constante et interchangeable en chaque cas. Sartre constate que la psychanalyse tient compte du choix qui est net, vivant et capable d’être évoqué par le sujet étudié. Or les clés données par Freud dans son chapitre intitulé : “le symbolisme dans le rêve”(5), peuvent aisément s’appliquer aux écrits de Sartre.

Selon une rhétorique freudienne, les organes génitaux mâles et femelles sont symbolisés par différents objets. Le Pénis est symbolisé dans *Erostrate* par le revolver de Paul Hilbert. Le même exemple se

(1) J.-P. Sartre, *L’enfance d’un chef*, in *Le mur*, p. 200.

(2) *Id. L’Être et le Néant*, p. 740.

(3) *Ibid.* P. 657.

(4) *Ibid.* p. 661 (exemple : files = or, pelotte à épingles = seins, etc...)

(5) in *Introduction à la psychanalyse. op. cit.*

répète dans *L'enfance d'un chef* lorsque Lucien découvre l'arme à feu "au creux de la soie rose" des combinaisons de sa mère. "La canne de jonc" utilisée par ce dernier pour fouetter les orties. "L'asperge" dont l'image obsédante accompagne sans cesse toutes ses expériences qui deviennent pour lui une source de honte.

Les organes féminins symboliquement évoqués dans les textes sont encore plus frappants. Dans la nouvelle de Sartre intitulée *Intimité* nous pouvons lire le passage suivant :

"Lulu retira son orteil de "la fente du drap" et agita un peu les pieds pour le plaisir de se sentir alerte auprès de cette chair molle et captive (1)."

Dans *Erostrate* le héros est attiré par "le pli de la nuque" d'un homme assis derrière lui :

"le pli de la nuque me souriait, dit-il, comme une bouche souriante et amère (2)".

"Le sexe est bouche" avait dit J.-P. Sartre à propos du sexe féminin. Dans le cas précédent le symbolisme semble à la fois traditionnel et appuyé. L'objet symbolique paraît à plusieurs reprises tantôt seul tantôt associé à ce qu'il remplace. Il ne s'agit pas d'un système cohérent ou d'une acceptation sincère de ses axiomes essentiels mais d'une interprétation plus parodique que sérieuse. Les cas pathologiques exposés par Sartre écartent tout renseignement sur l'enfance des personnages (*L'enfance d'un chef* fait exception). Sartre voulait donc exclure toute tentative d'interprétation freudienne. Cependant il revient continuellement sur un thème connu par les psychanalystes à savoir "le symbole du trou". D'après lui, un trou "se présente originellement comme un néant à combler avec (sa) propre chair(3)". Cette attitude représente "une des tendances les plus fondamentales de la réalité humaine " la tendance à remplir(4)". Sartre explique cette idée en précisant que l'enfant, l'adolescent et l'adulte passent une grande partie de leur vie à

(1) J.-P. Sartre, *Le Mur — Intimité*, p. 105.

(2) *Id.* *Erostrate*, p. 97.

(3) *Id.*, *L'Être et le Néant*, IV Partie, Ch. 2, p. 705.

(4) *Ibid.*

“boucher les trous”, à “remplir des vides” ou à “réaliser et fonder symboliquement le plein”. Dès que l’enfant commence à reconnaître qu’il est lui même troué, cette tendance naît en lui. Lorsqu’il se met le doigt dans la bouche, il tente de boucher le trou de son visage : orifice buccal ou bouche. De là Sartre déduit que l’enfant essaye d’atteindre” la densité, la plénitude uniforme et sphérique de l’être parménidien (1)”.

En suçant le doigt, le petit être tend à diluer cette partie de son corps et à la transformer en une pâte collante, en un ciment qui obturera la cavité de son visage :

“c’est seulement à partir de là, affirme Sartre, que nous pouvons passer à la sexualité (2)”.

Selon ce philosophe, l’être humain, par sa tentative de boucher un trou, contribue à faire exister le plein être dans le monde. Que va-t-il en résulter si l’on juge cette théorie de la manière utilisée par J.-P. Sartre ? Boucher un trou, c’est originellement faire sacrifice de son propre corps pour faire exister la plénitude. Cela signifie subir la passion du “Pour-soi” pour façonner, parfaire et sauver “l’En-soi”. Cette tendance fondamentale pousse ainsi l’être humain à manger d’une part et d’autre part à remédier par l’acte sexuel à l’obscénité du sexe féminin(3)”. Sartre explique que les psychanalystes assimilent le trou à l’organe sexuel féminin et supposent “chez l’enfant une expérience qu’il ne saurait avoir vu, un pressentiment qu’on ne peut justifier(4)”. Cependant n’a-t-il pas écrit lui-même à ce sujet des concepts qui supposent chez l’enfant non seulement des pressentiments mais encore des expériences vécues ? Lorsqu’il prétend que l’enfant s’intéresse aux trous uniquement pour les combler, cela prête à équivoque. On peut aussi admettre que l’enfant tend à l’exploration de cette cavité par curiosité ou simplement pour vouloir l’agrandir. Par ailleurs, pourquoi Sartre considère-t-il que le trou est avant tout une spécification sexuelle ou “une attente obscène” ou encore “un appel de chair”(5). Ces termes peuvent -ils

(1) J.-P. Sartre, *L’Être et le Néant*, b, IV Partie, Ch. 2, p. 705.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.* p. 705.

(4) *Ibid.*, P. 704.

(5) *Ibid.*, p. 706.

avoir un autre sens que celui de la sexualité ? ...En effet, bien avant cette dernière, il y a toute une gamme d'expériences, comme la nutrition ou la défécation. La bouche est un trou qu'on ne remplit que passagèrement. Elle représente une ouverture faisant disparaître ce qu'on y met. D'après les psychanalystes, nous pouvons savoir que les enfants se rapprochent davantage dans leurs conceptions primitives de l'anus", non seulement à cause de sa situation, mais parce qu'il en sort quelque chose(1)".

D'autres obsessions se retrouvent chez J.P. Sartre comme "l'hémorragie", "le trou de vidange" et "la tendance à remplir". Cet existentialiste constate que l'hémorragie est "la crainte d'être lentement, interminablement, vidé de soi". A cette image s'associe celle du trou de vidange par où s'écoule en un instant le trop-plein de la réalité, "l'en-soi qui l'encombrait". Ces images désignent "la soudaine disparition du monde, qui se dérobe à la conscience qui lui est volé d'un coup(2)". Sartre pose ainsi des variations concernant des thèmes connus, il les agence de telle manière à pouvoir servir ses propres théories. Quiconque familiarisé avec la pratique de la psychanalyse décèle dès le prime abord, dans l'exposé de Sartre, une attitude voilée visant un but précis : celui de passer spontanément de la psychanalyse du trou à sa psychanalyse existentielle. Considérant la femme comme "un trou dans le monde", Sartre déduit qu'elle sent elle-même "sa condition comme un appel(3)". L'expérience du trou pour l'enfant enveloppe selon lui "le pressentiment ontologique de l'expérience sexuelle en général(4)". Aussi précise-t-il que le trou en lui-même "est le symbole d'un mode d'être que la psychanalyse existentielle se doit d'éclaircir(5)". De là, il passe à "l'acte amoureux" qu'il considère comme une sorte de castration de l'homme" puisque le sexe est bouche :

"bouche vorace qui avale le pénis(6)"

-
- (1) Juliette Boutonier, *L'angoisse*, p. 126.
 - (2) Francis Jeanson, *Sartre par lui-même*, p. 133.
 - (3) J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant*, p. 706.
 - (4) *Ibid.*
 - (5) *Ibid.* p. 707.
 - (6) *Ibid.*, p. 706. Sartre fait allusion là au vagin denté dont l'étude de Marie Bonaparte sur Edgar Poe, Tome 1., pp. 283 — 289 est des plus remarquable.

Nombreux critiques comme Juliette Boutonier et autres soulignent que la psychanalyse existentielle s'appuie sur des affirmations fantaisistes ou des inexactitudes flagrantes :

“ .. nous ne voyons rien dans cette soi-disant psychanalyse existentielle qui soit plus exact, plus nouveau et plus compréhensible, ou qui puisse même avoir le piètre avantage de paraître moins choquant pour le sens commun, que dans la psychanalyse authentique(1)”.

Or, cette opinion semble nous renseigner plus sur l'attitude personnelle de l'univers de Sartre que sur sa doctrine psychologique.

Les idées de Sartre s'exposent elles-mêmes au moyen d'une castration par la vie sexuelle, mise en valeur par la psychanalyse.

V. *Univers De Sartre*

Il semble intéressant de mentionner l'avis du jeune psychiatre américain qui, après deux ans d'investigations psychanalytiques a su nous faire douter de l'univers de Sartre(2). Il a conclu que Sartre fut de l'espèce des grands traumatisés. A l'âge d'un ou de deux ans, il a malencontreusement assisté à une scène bouleversante et incompréhensible : celle de l'acte sexuel entre son père et sa mère. Il en est resté tatoué, déchiré toute sa vie. Obsédé par cette image, il subit les conséquences d'un doute formidable. De là son tempérament inquiet et irrésolu, son sentiment de culpabilité et d'auto-punition qu'il s'est infligé inconsciemment parce qu'il avait conscience d'avoir mal agi. De là également un certain exhibitionnisme, révélateur d'une tendance à l'homosexualité. De là enfin ce masochisme qui le conduit à se vouer à l'échec, à travers ses actes. Ainsi se présentent les idées du jeune psychiatre américain qui conclut son article en déclarant que, malgré toutes ces formes anormales, Sartre demeure un homme parfaitement sain, équilibré et lucide. Si quelques-unes de ses oeuvres ont un aspect morbide, il serait probable qu'il avait voulu se libérer de la vision obsédante de son enfance. Sa pensée demeure d'une lucidité parfaite. Mais si une grande partie de son univers romanesque relève entièrement

(1) Juliette Boutonier, *L'angoisse*, p. 126.

(2) Compte-rendu in *Samedi Soir* du 7-13 Octobre 1950: "Une étude sans précédent dans l'histoire littéraire- Une psychanalyse perçue les vrais secrets de Sartre".

de la psychiatrie et de la psychanalyse c'est parce qu'il possède un besoin intérieur de vouloir sécréter ses idées sans le savoir :

“Si Sartre n'écrivait-pas, on ne peut affirmer qu'il deviendrait fou, mais on ne peut prétendre qu'il serait en danger(1).”

En effet, presque tous les personnages sartriens éprouvent à la fois désir et dégoût ... approbation et refus .. attraction et répulsion.

Dans *le Mur*, à l'approche de son exécution, Pablo éprouve une sensation de dégoût à l'égard de sa bien-aimée Concha. Il n'hésite cependant pas à donner comme preuve à son “amour défunt”, un fantasme de mutilation :

“Je me serais *coupé* un bras, dit-il. à coup de hache pour la revoir cinq minutes(2).”

Pierre, de la nouvelle intitulée *La chambre*, ne peut plus supporter d'être touché par les objets ni par les humains, ni même par Eve son épouse fidèle . Il redoute le contact des statues de pierre en forme de femmes, bien qu'il les attende impatiemment. De même Paul Hilbert d'*Erostrate* éprouve à la fois attirance et répugnance, non seulement à l'égard des femmes, mais encore à l'égard de toute l'espèce humaine. Il craint toujours d'être dévoré par le sexe. Pour éviter de subir ce mal et cette castration, il s'efforce de l'infliger à autrui. Quant à Lulu de la nouvelle intitulée *Intimité*, son attitude s'avère très caractéristique. Cette jeune dame refuse d'être touchée, dominée, prise comme un objet, par quelqu'un. Elle ne voit dans l'acte sexuel qu'une “blessure” aussi bien physique que morale. Son but sera de se hâter la première d'infliger cette blessure à son mari. Elle essaye de le réduire à l'état d'enfant et de le démunir de sa personnalité. Ses comportements envers les autres sont également révélateurs : elle fait acte de viol tantôt avec son amie Rirette, tantôt avec un curé et va même jusqu'à faire emprisonner injustement un homme sans le connaître ... Plusieurs cas analogues se répètent le long de l'oeuvre sartrienne et en particulier chez Lucien de *L'enfance d'un chef* qui se comporte d'une façon bizarre avec toutes les personnes qu'il rencontre. Envers Ritri ou Berliac, envers Bergère ou les Juifs ou

(1) Francis Jeanson, *Sartre par lui-même*, p. 6.

(2) J.-P. Sartre, *Le Mur*, p. 28. C'est nous qui soulignons.

même envers toutes les femmes qu'il trouve sur son chemin. Lucien démontre une attitude frappante qui va tantôt "du voyeurisme à l'exhibitionnisme, tantôt du masochisme au sadisme". Ainsi un rapport de l'homme à lui-même, une relation avec le monde et les autres prendra corps à travers la psychanalyse en général.

VI. *Psychanalyse Et Liberté*

La psychanalyse apporte le principe du devenir historico-anthropologique, la laïcisation du modèle proposé comme vérité par Kierkegaard. Un certain conditionnement de la liberté constitue cette possibilité. Il s'agit de l'émergence à la culture elle-même et par conséquent à l'humanité entière. La liberté est "le produit d'un pouvoir vital ou d'une invention planétaire au regard du devenir du petit homme(1)". Par conséquent l'homme devient le produit réglé d'une alliance, tout en prenant en considération le pouvoir respectif de chacun et de tous : "l'homme est condamné à être libre, affirme Sartre, condamné, dit-il, parce qu'il ne s'est pas créé lui-même, et par ailleurs cependant libre, parce qu'une fois jeté dans le monde, il est responsable de tout ce qu'il fait(2)". Ce que Sartre appelle "liberté" ne peut être distingué de "l'être" ou de "la réalité humaine" comme il le souligne dans *L'Etre et le Néant*; "l'homme n'est point d'abord pour être libre ensuite, mais il n'y a pas de différence entre l'être de l'homme et son "être libre" (3)".

La psychanalyse parvient à accomplir distinctement ce que la sociologie ne fait pas. Elle pose "la question radicale", celle de l'origine de cette liberté, celle du .

"choix originel qui la fait se prendre ou se dépendre de soi(4)".

Selon Sartre, pour devenir un pur fait, la liberté est ramenée sans le moindre droit à l'illusion d'une "superstructure idéologique individuelle". Le choix auquel remonte la psychanalyse existentielle rend compte de sa contingence originelle. Elle ne connaît rien avant le surgissement originel

(1) Pierre Vaerstraeten, *Violence et éthique*, p. 303.

(2) J.-P. Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, édition Nagel, 1966, 142 Pages, p. 37.

(3) *Id.* *L'Etre et le Néant*, p. 61.

(4) Pierre Verstraeten, *Violence et éthique*, p. 245.

de la liberté humaine. Quant à la psychanalyse classique, celle-ci affirme que l'affectivité première de l'individu ressemble à une cire vierge et son conditionnement ne peut jamais revêtir l'apparence de la liberté, puisqu'il représente le moment progressif de l'analyse du comportement. Il se saisit immédiatement comme système de déterminisme psychologique frauduleusement sous les apparences de la contradiction dans les interstices du système. La psychanalyse du choix finit donc par représenter "l'envers de sa liberté".

Or, les concepts sartriens procèdent d'une intuition de la liberté qui met l'accent sur les possibilités destructrices contenues dans cette liberté. Celle-ci interdit toute distinction entre l'activité libre et l'activité névrotique. Selon Sartre, cette dernière ne peut se développer qu'à la lueur de la plasticité du psychisme humain.

Sans la liberté humaine, la névrose n'existerait peut-être jamais. Un rapprochement pourrait ainsi s'établir entre "névrose" et "liberté". Cette liberté ressemble ainsi à un "pouvoir catalytique" plutôt qu'à une activité créatrice. Elle semble éveiller chez l'homme une émotion dévastatrice qui n'est autre que l'angoisse.

La plupart des hommes qui pensent "sont condamnés au désespoir" déclare J.-P. Sartre. En effet, ils découvrent que toutes les activités humaines peuvent être équivalentes en même temps : "s'enivrer solitairement, ou conduire les peuples (1)" revient au même affirme-t-il. Par conséquent, toutes les activités humaines, selon lui, "sont vouées par principe à l'échec". Il applique cette théorie sur son héros de *L'enfance d'un chef*, et lui attribue la sensation de vivre dans un brouillard. Par là, il souligne l'expérience existentielle de la liberté à savoir : celle de la conscience perdue dans les méandres du néant. La liberté c'est, selon Sartre, l'être humain mettant son passé hors de jeu en secrétant son propre néant (2). Ainsi le théâtre de Sartre semble aborder ce sujet et paraît des plus révélateurs. En prenant par exemple la pièce intitulée : *Les mouches*, nous constatons que le problème moral, celui de la liberté, forme le noyau théorique des réflexions pratiques soulignées par l'existentialisme. Sartre construit ses théories sur un fond classique relevant de la littérature grecque.

(1) J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant*, p. 271.

(2) *Ibid* — P. 65.

Oreste, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, est éloigné de sa ville natale "Argos" à l'âge de trois ans. Cet ordre est promulgué par Egisthe qui tue son père et devient l'amant de sa mère. Dix-sept ans plus tard, Oreste revient pour tirer vengeance. La ville étouffe sous le poids des "mouches" et des "vêtements noirs" de la population, symbole du remords qui l'écrase. Oreste sait ce qu'il doit faire : venger son père, libérer la ville du poids de son remords, réaliser son rêve et celui de sa soeur qui l'a tant attendu. Au moment où Oreste accomplit son devoir, il se rend compte de son engagement et réalise qu'il n'a jamais eu le choix :

"il y a, s'écrit-il, des hommes qui naissent engagés : ils n'ont pas le choix, on les a jetés sur un chemin, au bout du chemin il y a un acte qui les attend, leur acte(1)."

En effectuant "l'acte" qui le hante après tant d'hésitations, le jeune homme parvient à libérer la ville du poids qui l'écrase. Mais, se sentira-t-il débarrassé du fardeau de la vengeance ? Recouvrera-t-il la liberté tant désirée ? ... Hélas. Oreste ne trouvera qu'une liberté d'un aspect bizarre et confus, une liberté imprégnée d'indifférence qui finit par le posséder entièrement.

Exilé à Corinthe, nourri de belles lettres et de la vanité de toute chose, Oreste avait mené l'existence d'un homme "indépendant de toute terre". Il se présentait comme un "être existentiel", un être flottant à la surface des choses :

"Je ne pèse pas plus d'un fil, dit-il et je vis en l'air. Je sais que c'est une chance et je l'apprécie comme il convient (2) "

Pour récupérer sa liberté, il doit retrouver sa patrie. Dès qu'il se met en contact avec sa ville natale, il ressent l'envers de cette liberté qui ne représente qu'une.

"liberté concrète aux prises avec les choses immergées dans la nécessité de la tradition ..(3)".

(1) J.-P. Sartre, *Théâtre* — "Les mouches". Paris Gallimard 1947, p. 24.

(2) *Ibid.* p. 24.

(3) Pierre Verstraeten, *Violence et éthique*, p. 18.

Comportements et gestes semblent ainsi poussés par une "nécessité" immédiatement éprouvée. Se sentant fasciné par cette perspective, Oreste la trouve inscrite sur le fond même de sa perpétuelle absence.

Sartre n'hésite donc pas à soutenir toute thèse ramenant à la liberté humaine. Il refuse le rôle accordé par le freudisme à l'inconscient, à cause de sa rigidité qui écrase cette liberté humaine. A travers ses pièces de théâtre, il tend à influencer le spectateur par sa propre opinion :

"le théâtre contestant la réalité n'est-ce pas une des meilleures façons de provoquer la société à s'infliger elle-même de sa propre contestation ?

User des prestiges pour dénoncer le recours aux prestiges, prendre appui sur des faux semblables pour désigner la vérité, posséder pour mieux affranchir, séduire pour mieux libérer ..."

VII. *Nouveau Mode de L'Être Dans Le Monde*

En choisissant certains thèmes connus grâce à la psychanalyse et en les interprétant à sa manière, Sartre s'est persuadé ne rien laisser échapper des vues les plus modernes et les plus audacieuses. Il a pu les situer dans une atmosphère acceptable pour les gens bien pensants. Son but est celui de dépasser les théoriciens et de prêcher un nouveau "mode de l'être dans le monde". La littérature fut d'emblée pour lui "la recherche d'une justification dans le futur, une transformation de la vie éternelle". Cet existentialiste trouve qu'il est préférable d'accepter provisoirement, dans le présent, une existence "contingente et vague", pour être reconnu éternellement, par la société après sa mort. Il pense que l'homme déchiffre lui-même le signe comme il lui plaît. L'homme est selon lui sans aucun appui, sans aucun secours puisqu'il est condamné à "inventer l'homme", aussi retient-il la phrase de Ponge : "l'homme est l'avenir de l'homme"(1) "c'est parfaitement exact" écrit-il dans *L'existentialisme est un humanisme*(2). Voulant que sa théorie philosophique offre tout ce que la psychanalyse nous fait apprendre, Sartre essaye d'éviter les hypothèses choquantes ou contestables sur lesquelles la psychanalyse s'appuie. En prétendant qu'il ne tient compte que de

(1) Francis Ponge - *Le parti pris des Choses. Poèmes* - Paris, Gallimard, 1946 - p. 218

(2) J.-P. Sartre. *L'existentialisme est un humanisme*, p. 38.

l'expérience vécue, il ne peut éviter de s'enliser dans le labyrinthe de cette même psychanalyse. La méthode appliquée par Sartre et la doctrine suivie par lui, ayant tenu compte de ce qu'il y a de plus valable dans la psychanalyse, n'ont fait qu'y intégrer la philosophie existentielle. En tenant compte des "pensées" de la veille, de tous les "actes réussis et adaptés" du style etc., la psychanalyse existentielle rejoint la psychanalyse classique. Or, depuis l'analyse du "moi" qui occupe chez les chercheurs une place égale à celle qu'occupait au début l'analyse de l'inconscient, la psychanalyse classique s'intéresse également à plusieurs autres formes. Sartre a voulu, par tous les moyens, soutenir ses idées. Et comme la nature humaine est faite de telle sorte qu'on est porté "à considérer comme injuste ce qui déplaît." il en fut de même pour l'attitude de Sartre envers la psychanalyse classique. Arrivé là il devient facile à l'homme de prouver par des arguments afin de justifier son aversion. — Si les théories de Sartre se présentent souvent comme des chemins qui s'écartent d'une zone obscure et confuse : celle de la psychanalyse, il nous semble aisé de démontrer que les théories sartriennes mènent à cette même région.

"Le nouveau mode de l'être dans le monde" permet également à Sartre d'étudier l'amour. Il dévoile le sens de la cristallisation stendhalienne et précise que

"l'amour tel que le décrit Stendhal apparaît comme un mode de l'être dans le monde, c'est-à-dire comme un rapport fondamental du pour-soi au monde et à soi-même (ipsité) à travers telle femme particulièrement(1)".

J.-P. Sartre prétend que l'amour ne se réduit pas au seul désir de posséder une femme mais vise à s'emparer de l'univers entier :

"la femme, écrit-il, ne représente qu'un corps conducteur qui est placé dans un circuit(2)".

De même les moralistes trouvent dans la passion et le désir comme „un dépassement par lui-même". Jamais l'amour ne peut se réduire à lui-même, il s'élève au dessus de soi et renvoie à une réalité propre à l'homme

(1) J.-P. Sartre., *L'Etre et le Néant*. p. 649.

(2) *Ibid.*, p. 649.

et à sa condition. Quant à la plupart des romanciers catholiques, ceux-ci découvrent dans l'amour un dépassement vers la Providence :

"l'élan vers Dieu n'est pas moins concret que l'élan vers telle femme particulièrement(1)".

Cependant Sartre ne croit pas à la puissance de l'amour et affirme que l'homme est seul maître de sa passion et de ses actes.

"L'existentialiste (...) ne pensera jamais qu'une belle passion est un torrent dévastateur qui conduit fatalement l'homme à certains actes, et qui, par conséquent, est une excuse. Il pense que l'homme est responsable de sa passion(2)".

Il s'agit donc de retrouver la totalité de l'élan vers l'être, de récupérer un "rapport originel à soi, au monde et à l'Autre (3)", élan purement individuel et unique.

Eloigné de toute sensation métaphysique, "Sartre a cessé de croire en Dieu à l'âge de onze ans". Son problème fut celui de concilier entre les exigences esthétiques d'un côté, et une certaine idée de l'efficacité de l'autre. Il aspire à une sorte d'intuition réconciliante à travers sa conception psychanalytique incluse dans l'existentialisme.

Défendant son agnosticisme il prétend que :

"l'existentialisme n'est pas tellement un athéisme au sens où il s'épuiserait à démontrer que Dieu n'existe pas. Il déclare plutôt : même, si Dieu existait, ça ne changerait rien; voilà notre point de vue (...) il faut que l'homme se retrouve lui-même et se persuade que rien ne peut le sauver de lui-même, fut-ce une preuve valable de l'existence de Dieu (4)".

(1) *Ibid.*, p. 649.

(2) J.-P. Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, pp. 37 — 38
"l'homme est responsable de ce qu'il est" écrit Sartre.

(3) Francis Jeanson, *Sartre par lui-même*, p. 173.

(4) J.-P. Sartre, *L'existence est un humanisme*, p. 94.

Mais serait-il possible à l'homme de "se retrouver lui-même", sans avoir recours à la Puissance Divine qui a créé l'homme et lui a permis de régner sur la terre ?

* * *

En formant une oeuvre complexe et variée à la fois, Sartre a essayé d'atteindre son objectif dans ce monde déchiré et bouillonnant. En s'attribuant les privilèges du romancier, de l'essayiste, du dramaturge, du critique, du reporter, du scénariste, de l'orateur et du photographe, a-t-il pu instaurer ses théories, entre autres, sa théorie psychanalytique ? Considérant la littérature comme l'équivalent de la religion, Sartre conçoit la vie de tous les jours comme vile et absurde.

C'est à travers son oeuvre qu'il cherchait à s'édifier une autre vie contenant à la fois une valeur métaphysique et une sorte d'absolu "laïcisé". Mais si Sartre a fini par découvrir cette vie, pourquoi demeure-t-il jusqu'à sa mort broyé par la poursuite de sa recherche ? *La Cérémonie des adieux* de Simone de Beauvoir raconte que Sartre s'acharne jusqu'à la dernière heure, en dépit de la maladie et du vieillissement, à "demeurer lui-même", à travailler, à écrire, à prendre parti.(1)

A quoi donc tendait cet illustre philosophe ?.... A-t-il voulu jusqu'à sa fin, trouver une véritable concrétion au delà de la psychanalyse ? Pourquoi se sentait-il emprisonné dans un présent trop proche et cependant inaccessible ? "L'existentialisme est un optimisme" a-t-il déclaré un jour, l'existentialisme est une doctrine d'action dont la totalité de l'élan va de l'homme vers l'homme(2), précise-t-il Si à travers sa conception psychanalytique Sartre essaye de découvrir l'homme avec son existence, son engagement, sa liberté et son idéologie, cet élan individuel et unique" ne semble-t-il pas souvent, perdu dans l'immensité de l'Absolu ? Sartre écrit dans son livre *L'existentialisme est un humanisme* : "c'est seulement par mauvaise foi que confondant leur propre désespoir avec le nôtre, les Chrétiens peuvent nous appeler désespérés(3)."

(1) Yves Laplace, *op. cit.* p. 11.

(2) J.P. Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, p. 95.

(3) *Ibid.*

Le fait d'être vivant n'a en effet rien signifié d'autre pour ce penseur que la promesse indé racinable du "Néant". N'a-t-il pas déclaré que la plupart des hommes qui pensent "sont condamnés au désespoir" ? Ainsi toute vie est reconnue par Sartre comme une sorte de Coma qui sépare la naissance de la mort(1). Avant de mourir, cet existentialiste s'est défini par les mots suivants :

"Tout un homme fait de tous les hommes et qui les vaut
tous et que vaut n'importe qui (2)".

BIBLIOGRAPHIE

ABRAHAM, Dr. Kerl, *Psychologie et Culture*. Paris, Petite bibliothèque, Payot, 1969, 243 p.

BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, 1960, 220 P.

BEAUVOIR, Simone de, *La force de l'âge*, Paris, nrf, Gallimard, 1960-624 pages.

—, *La cérémonie des adieux suivi des Entretiens avec Jean Paul Sartre*, Paris, Gallimard 1982, 564 pages.

BERGSON, Henri, *L'énergie Spirituelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 132ème édition, 1967, 214 P.

BOUTONNIER, Juliette, *L'Angoisse* Bibliothèque de Philosophie contemporaine, Psychologie et Sociologie, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, 314 P.

BRABANT, Georges Philippe, *Clefs pour la psychanalyse*, Paris, Seghers, 1970, 1971, 189 P.

DURAND, Gilbert, *L'imagination symbolique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, 129 P.

FREUD, Sigmund, *The psycho-analytical treatment of children*. Technical lectures and Essays London, Imago Publishing Co. Ltd, 1947, 98. P.

(1) Yves Laplace, *op. cit.*, p. 11.

(2) *Ibid.*

—, *Essais de Psychanalyse*, Paris, bibliothèque scientifique, Payot, 1954, 250 P.

—, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, petite bibliothèque Payot, 1962, 444 P.

—, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1925, 222 P.

—, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* suivi de *Psychanalyse et médecine*, Paris, Gallimard n.r.f., 1975, 185 P.

IDT, Genevieve, *Le mur de Sartre*. Techniques et contextes d'une provocation-Paris, Larousse, 1972, 223 P.

JACOBI, Jolan, *La psychologie de Jung*. actualité pédagogiques, et psychologiques, Paris, Delachaux et Niestlé, 1949, 194 P.

JÉANSON, Francis, *Sartre par lui-même*. Paris, écrivain de toujours, aux éditions du seuil 1957. 191 P.

JUNG, Carl-Gustav, *Essai d'exploration de l'inconscient*. Paris, Gonthier, 1965, 707 P.

—, *Metamorphoses et symboles de la libido*, Paris, éd. Montaigne, 1924. 487 P.

—, *Dialectique du moi et de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1964, 274 P.

LAFFONT, TCHOU — *Les écoles psychanalytiques — la psychanalyse en mouvement — les grandes découvertes de la psychanalyse — chiland, freud — adler — rank — jung — reich — horney — horney - fromm - bionhartman - castriadis — aulagnier - desoille - janov - france, Sète. 1981. 319 pages.*

PACALY, J. SARTRE AU MIROIR, UNE LECTURE PSYCHANALYTIQUE DE SES ECRITS BIOGRAPHIQUES, FRANCE, 1980, 472 pages.

PONGE, Francis-Le *Parti Pris des Choses-Prôèmes*. Paris Gallimard 1948,

SARTRE, Jean-Paul, *Le Mur* (La chambre, Erostrate, Intimité, l'enfance d'un chef) Paris, Gallimard, 1939.

—, *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Gallimard, 1939.

—, *L'imaginaire*, Psychologie phénoménologique de l'imagination, Paris, Gallimard, 1940.

—, *L'Etre et le Néant*, Essai ontologique Phénoménologique, Paris, Gallimard, 1943.

—, *L'âge de Raison*, (Les chemins de la liberté t. I) Paris, Gallimard, 1943.

—, *L'existentialisme est un humanisme*, Coll. Pensées, Paris, Nagel, 1946.

—, *Situations I*, Paris, Gallimard, 1947.

—, *Théâtre*, Les mouches, Huis-clos, morts sans sépulture, la putain respectueuse,, Paris, Gallimard 1947.

—, *Situations III*, Paris, Gallimard, 1948.

—, *Qu'est-ce que la littérature?* Paris, Gallimard, 1948.

—, *Critique de la raison dialectique*. Paris. Gallimard. 1960.

—, *L'imagination*, Paris, Presses Universitaires de France. 1965.

—, *Situations IX*, Paris, Gallimard, 1970.

—, *Oeuvres romanesques*, Edition établie et eannotée par Michel Contat et Michel Rhybalka, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, 2286 P.

VERSTRAETEN, Pierre, *Violence et éthique*. Gallimard, Paris, 1972. 447 P.

ARTICLES :

BURNIER, Michel Antoine, "Un combat politique" in *L'Arc*, revue trimestrielle No. 30, 1966, P. 15 à 19.

LAPLACE, Yves, "Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir-Coma" in *Littérature*, No. 8, du 24 février 1982.

"Une étude sans précédent dans l'histoire littéraire-Une psychanalyse perce les vrais secrets de Sartre". Compte-rendu in *Samedi Soir* du 7-13 Octobre 1950.